

« La catastrophe écologique est avant tout un combat spirituel »

Jean-Claude Larchet, théologien orthodoxe, analyse dans son nouveau livre les bases spirituelles de la crise écologique



JEAN-CLAUDE LARCHET

doit en faire n'est pas une simple consommation mais un usage contemplatif et eucharistique, en ce sens qu'elles sont comme une échelle qui permet de s'élever vers Lui et de Lui rendre grâce. Le problème est que cette relation a été mise à mal par les passions humaines. La première d'entre elles étant l'amour égoïste de soi, appelée par les Pères pharisaïques. Elle détruit le lien de l'homme avec Dieu en le repliant sur lui-même ;

elle détruit aussi sa relation de solidarité avec ses semblables. Elle détruit enfin sa relation avec la nature elle-même, qu'il n'a plus le souci de protéger et sauvegarder. Alors que, comme l'écrit le patriarche Paul de Serbie : « *De même que l'homme vit et respire dans l'amour, de même toutes les créatures et les forces de la nature ont-elles besoin de compassion, d'amour et de bonté.* »

Mais la société moderne n'a pas inventé l'égoïsme !

J.-C.L. Non, mais elle l'a exacerbé avec le développement de l'individualisme à la Renaissance, et le mode de vie de moins en moins communautaire, de moins en moins solidaire de la civilisation occidentale. L'individualisme n'est d'ailleurs pas seul en cause dans la conception nouvelle – par rapport à la conception religieuse traditionnelle – des relations entre Dieu, l'homme et la nature. Il faut évoquer aussi l'humanisme comme exaltation de l'homme considéré en lui-même, pour lui-même ; le naturalisme, ou propension à ramener toute chose à une dimension naturelle et à exclure les réalités surnaturelles avec lesquelles elles sont en relation ; le rationalisme, car il relègue au second plan nos facultés de contemplation de celles-ci ; le dualisme âme-corps, dont le retour est acté par Descartes alors que le christianisme en avait rejeté la version platonicienne et ses avatars gnostiques des premiers siècles. En cause encore, la

docteur en philosophie et en théologie, de confession orthodoxe, Jean-Claude Larchet est un patrologue, spécialiste de Maxime le Confesseur, auquel il a consacré trois essais. Auteur de nombreux ouvrages, il s'est beaucoup intéressé aux différentes formes de maladies et de thérapeutiques et à leurs interactions psychiques, corporelles mais aussi spirituelles. Dans la continuité de ce travail, il livre ses réflexions sur la « maladie » de la Terre dans *les Fondements spirituels de la crise écologique* (Éditions des Syrtes). Entretien.

LA VIE. Vous expliquez en préambule de votre livre que c'est dans une perspective spirituelle que se situent les positions écologiques de l'Église orthodoxe, à laquelle vous appartenez. Quel en est le fondement ?

JEAN-CLAUDE LARCHET. Dans la perspective chrétienne, la nature a été créée par Dieu, et Dieu y est présent d'une certaine manière, grâce aux énergies divines qui irradient les créatures. Saint Paul, dans l'épître aux Romains, note ainsi que « *les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages* » (Romains 1, 20). Quant à saint Maxime le Confesseur, il écrit : « *Nous ne connaissons pas Dieu dans son essence, mais par la magnificence de sa création et l'action de sa providence, qui nous présentent, comme en un miroir, le reflet de sa bonté, de sa sagesse et de sa puissance infinies.* »

L'homme a pour vocation de percevoir cette présence de Dieu dans ses créatures, présence qui leur confère une valeur telle qu'on ne peut les traiter comme si elles n'étaient que des choses, de simples moyens de satisfaire notre confort. L'usage qu'on



représentation mécaniste des corps et de la nature, formalisée par le même Descartes. Ou l'idée du Dieu horloger (ou architecte, mathématicien, etc.), développée au XVIII^e siècle, dont la fonction surtout ordonnatrice s'accorde bien avec la représentation d'un monde conceptualisé, quantifié et sans âme.

N'est-ce pas faire peu de cas du rôle des sciences et techniques modernes ?

J.-C.L. Un rôle plus que déterminant, certes, et que je ne manque pas d'évoquer. Mais en m'interrogeant : pourquoi ont-elles attendu le XIX^e siècle pour se développer considérablement ? C'est d'ailleurs tout le sens de mon livre : comprendre et mettre à jour les mécanismes psychologiques et spirituels ayant permis que nous en soyons là, à ce stade avancé de la catastrophe écologique. Fondamentalement, mon travail s'enracine dans la conscience que les solutions politiques et économiques – déjà actées ou à venir – sont nécessaires, bien entendu, mais pas suffisantes car elles ne s'attaquent pas à la racine du mal. Ce sont des mesures cosmétiques, elles font peu de cas du lien organique qui unit les producteurs, désireux d'augmenter toujours plus leurs profits, et les consommateurs, que la volonté de jouissance individuelle pousse à acheter sans discernement toutes sortes de produits dont la plupart ne répondent pas à des besoins essentiels.

L'avidité, moteur de la société de consommation ?

J.-C.L. Oui, l'avidité, et son corollaire, l'attachement aux biens matériels et aux richesses qu'ils procurent à leurs producteurs, le désir d'acquiescer et posséder toujours plus est une passion humaine qui découle

ADAM NOMMANT LES ANIMAUX AU PARADIS est une fresque du XVI^e siècle sur les murs de Saint-Nicolas Anapafsas, monastère orthodoxe des Météores, en Thessalie (Grèce).

directement de l'amour égoïste de soi. Pour sortir du processus mortifère dans lequel est entrée la civilisation occidentale, désormais étendue à l'ensemble de la planète, nous n'avons pas d'autre choix que d'adopter une attitude de renoncement et de sobriété qui implique des efforts de toutes les composantes de la société. C'est avant tout un combat spirituel. Une ascèse d'autant mieux consentie qu'on en comprend le sens. Et qu'elle est portée par un profond amour de la Création, lui-même fondé sur l'amour de Dieu.

Quels conseils donnez-vous à ceux qui veulent entrer dans ce mode de vie sobre ?

J.-C.L. Les chrétiens orthodoxes sont restés fidèles à leurs pratiques de jeûne religieux incluant à la fois l'adoption d'un régime végétalien (aucun produit animal) pendant de longues périodes et une restriction quantitative. Je me réjouis que les catholiques en redécouvrent les bénéfices, tant pour notre santé physique et spirituelle que pour la santé de la planète. Le jeûne est en effet un bon exercice pour l'acquisition d'une sobriété qui ne se limite pas à la seule nourriture. On peut également faire un « jeûne » de nombreux biens matériels, des médias, des réseaux sociaux et, globalement, des distractions et dispersions en tout genre appuyées sur les développements technologiques, dont la multiplication caractérise notre société. Cet effort de renoncement à l'accaparement et de retour à une attitude contemplative est également amplifié par la pratique de la prière et du repentir. Au final, il s'agit de retrouver un usage eucharistique des créatures de la nature : rendre grâce à Dieu à travers le respect et l'amour qu'on leur porte. **INTERVIEW JEAN-CLAUDE NOYÉ**



À LIRE

Les Fondements spirituels de la crise écologique, de Jean-Claude Larchet, Éditions des Syrtes, 15 €.

écologie